BX
9455
.C6

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. BX9455

Shelf .C6

UNITED STATES OF AMERICA.

# SERMON D'ADIEU

PAR

A. L. C. COQUEREL.

# SERMON D'ADIEU.

DE L'IMPRIMERIE DE C. A. SPIN.

# SERMON D'ADIEU,

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE WALLONNE

D'AMSTERDAM,

LE 25 JUILLET 1830.

PAR

A. L. C. COQUEREL.

10 14

AMSTERDAM,

CHEZ LES HÉRITIERS H. GARTMAN

ET

S. DELACHAUX.

1830.

BX9455
C6

Les Editeurs, ayant acquis la propriété de ce Sermon, ils en poursuivront, selon la loi, toute contrefaçon ou traduction.

# PRIÈRE

## AVANT LE SERMON.

O Notre Dieu et Notre Père Céleste, nous voici prosternés devant toi avec une humilité profonde, mais avec une douce confiance. Tu es l'arbitre suprême de nos destinées, et nous voici prosternés devant toi dans la ferme et consolante persuasion que tout dans la nature, tout dans le monde, tout dans l'église, notre vie et notre mort, le lieu de notre demeure et celui de notre tombe, le choix de notre carrière, et les joies de notre prospérité et les épreuves de notre apprentissage, tout est dirigé par ta providence souveraine, toujours juste, sage et bonne. Nous pouvons prendre des résolutions consciencieuses; alors c'est toi qui les inspires; nous pouvons choisir notre chemin, et si nous avons le bonheur d'y bien marcher, c'est toi qui daignes l'aplanir.

Et tu es le chef de l'église, et nous voici prosternés devant toi dans la persuasion que tu rem-

pliras envers elle tes magnifiques promesses, que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre sa vérité, que ton Christ sera près de ses fidèles, à travers tous les siècles, jusqu'au dernier. Toutes les portions de son héritage te sont chères : bénis de tes grâces les plus saintes celle qui t'adore en ce moment ! Bénis les pasteurs qu'elle possède ; bénis celui qu'elle attend ; bénis ceux de nos frères à qui tu confies l'ordre de son culte, le partage de ses aumônes, le soin de ses intérêts. Anime les de ton esprit ; fais régner dans leur assemblée cet esprit de concorde et de paix, que tu approuves et que tu aimes, et que tous ensemble, sous ta protection sainte, traversent cette vie jusqu'à l'extrême vieillesse, en te rendant grâce chaque jour de nouveaux bienfaits, toujours bénis et dans leurs devoirs publics, et dans leurs affections privées, et dans la longue prospérité de cette église qui leur est chère.

Et tu es le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, et nous t'implorons, O Dieu, pour la patrie, pour le Monarque que tu as élevé sur elle, pour les membres de sa famille et les soutiens de sa couronne. Que ce règne florissant se prolonge en-

core de longues années au milieu d'une prospérité toujours croissante! Que ce trône, environné de paix, de civilisation, de gloire et de liberté, ne soit jamais ébranlé, et puisse servir d'exemple aux trônes protestans de la Chrétienté.

Bénis cette vaste cité, et conduis par ta lumière, et récompense par ta bonté, ses magistrats, ses chefs, et ses juges! Que ta grâce et ta paix habitent dans ses murs! Conserve lui la mesure de prospérité qu'il lui sera bon de posséder; protège ses entreprises; fais fleurir son industrie, jusqu'au sein de ses plus humbles familles, et que d'année en année, de siècle en siècle, tout ce peuple, dans toutes ses provinces et dans toutes ses villes, éprouve par ta faveur combien la justice élève une nation!

Aucun vœu, Seigneur, n'est si humble que tu dédaignes de l'écouter; aucun d'entre nous n'est si petit, que tu l'oublies! Et nous t'implorons pour les pauvres de ce troupeau, pour ses affligés et ses malades, ses orphelins et ses veuves, ses familles en deuil, ses vieillards et ses mourans! Exauce, envers eux tous, O Dieu de bonté, exauce cette dernière prière. Envoie tes consolations partout où elles sont attendues;

envoie tes délivrances partout où elles sont désirées! Continue d'attendrir le cœur des riches en faveur des indigens, tous nos frères en Christ, et dont la place, égale à tes yeux, est marquée dans ce temple à côté de la nôtre! Que les sources de la charité n'y tarissent jamais, et que d'abondantes aumônes, accordées avec humilité dans ta crainte et agréables à tes yeux comme la pite de la veuve, soient offertes sans cesse sur le seuil de ce sanctuaire.

Exauçe, O Dieu, ces ferventes prières que nous t'adressons, non pas en notre nom et en nous appuyant sur nos œuvres imparfaites et nos faibles saintetés; mais au nom de ton divin Fils, et à cause de ses mérites infinis, de sa vie irréprochable et de sa mort sublime, de sa croix et de sa résurrection, et de son intercession tout-puissante, notre seule ressource en cette vie incertaine, notre seule garantie d'une bienheureuse immortalité (*).

---

(*) A la demande d'un grand nombre de personnes, on s'est efforcé de reproduire fidèlement les expressions de cette prière, qui a été entièrement improvisée.

# SERMON D'ADIEU.

TEXTE:

ACTES DES APÔTRES, XX. 27.

Je ne me suis point épargné à vous annoncer tout le conseil de Dieu.

MES FRÈRES!

Ce temple, depuis douze années que ma voix s'est accoutumée à y retentir, ce temple, où tant d'illustres défenseurs de la foi protestante ont parlé, ne m'a jamais paru plus redoutable qu'aujourd'hui. Dans la carrière d'un pasteur, l'intervalle entre un ministère qui finit et un autre qui commence, est rempli d'une anxiété profonde, et du haut de la chaire chrétienne, des paroles d'adieu sont les plus difficiles à prononcer. Si dans les conjonctures les plus terrestres de cette vie, et sous l'empire d'émotions

vulgaires, il en coûte toujours de parler de soi, que sera-ce donc quand cette obligation est à remplir sous les voutes solennelles d'un temple, et qu'il faut mêler un nom sans sainteté aux saintetés du culte public? Eviter adroitement ce devoir, manquer à ce pieux usage consacré par d'imposans exemples, et se tenir à de vagues et froides généralités, serait un artifice sans dignité qui tromperait sans fruit votre attente, et trahirait bien plus l'embarras de la vanité, que celui de la reconnaissance. En un jour de culte ordinaire, le ministre, heureusement!.... disparaît et s'efface devant le Seigneur; sa faible voix se perd dans la voix divine, et quand il prie, vous priez avec lui; quand il exhorte, il prend sa part de l'exhortation commune; vous la lui feriez, s'il oubliait de se la faire; soumis lui-même à l'autorité de ses propres discours, quand il parle de repentance, de foi, de mort, c'est un pécheur, un croyant, un mortel qui s'adresse à d'autres, et comme S^t^ Paul et Barnabas aux habitans de Lystre, il suffit qu'il dise à ses auditeurs: nous sommes sujets aux mêmes affections que vous. Mais en un jour de séparation et d'adieu, lorsqu'il s'agit de clore un long

ministère, commencé avec tant d'espérance et continué avec tant de joie, il n'est ni permis ni possible de se perdre dans les rangs de son peuple, de voiler sa face comme Moise au retour du Sinai, et d'oublier le pasteur qui s'adresse à des fidèles, pour ne laisser paraître que le frère parlant à des frères. Toutes ces pensées ont agité mon esprit; j'ai cherché les émotions ordinaires d'encouragement avec lesquelles je me suis si souvent préparé à vous porter la parole; je m'étonnais de ne plus les retrouver; il a fallu un effort intérieur..... je l'ai fait; je me suis demandé tranquillement quel était aujourd'hui mon devoir; alors l'espérance de vous offrir une dernière fois quelques considérations utiles m'a saisi; cette idée a dominé de bien haut toutes les autres; les petites choses ont cessé de me troubler; je n'ai vu, dès ce moment, que les grandes, et je viens avec calme vous demander de vous confier en la sincérité de mes paroles, autant que je me confie en la justice de vos sentimens.

C'est dès l'entrée de ce discours, c'est d'avance que nous devons mutuellement en convenir. Le moindre reste de défiance, de votre part ou

de la mienne, troublerait toute cette dernière solennité, et y répandrait une triste amertume. M. F., j'ai hâte de vous le déclarer; la récompense pour moi la plus précieuse, que vous ayez accordée à mes efforts, celle qui mérite et m'inspire le plus de gratitude, est qu'en prenant la résolution de vous quitter, je n'ai perdu parmi vous aucune amitié honorable. La voix publique a dans ces derniers jours assez retenti à mon oreille; même les vénérables Pasteurs de l'Eglise Hollandaise, avec une bienveillance que je n'oublierai jamais, sont venus me tenir son langage; de divers côtés, elle a parlé assez haut pour que je l'entendisse; elle n'a rien dit que je ne veuille entendre encore, et je m'abandonne sans crainte à votre équité. En dehors de cette confiance restent, il est vrai, quelques oisifs à qui l'habitude du travail n'a point appris ce que vaut dans la journée d'un père de famille un peu plus de liberté, un peu plus de loisir, et quelques esprits, accoutumés à tout réduire en chiffres, qui s'étonnent que l'or ne pèse pas dans toutes les mains autant que dans les leurs. Je ne consens pas plus à les prendre pour juges, que vous, à les choisir pour interprètes, et ils expriment aussi

peu vos jugemens que mes motifs. Mais en vous.... mon fidèle et bienveillant auditoire! en vous, dont les regards ont si souvent répondu aux miens, en vous, dont je connais si bien et la manière d'écouter, et les larmes, et même le sourire, en vous j'ai confiance entière, et cette confiance, je vous la demande à mon tour, sans douter de l'obtenir. Nul de vous, depuis douze années, n'a reproché à mes lèvres de n'être pas sincères.... vous ne commencerez pas aujourd'hui. Tranquille dès-lors sur les impressions de cette solennité, une dernière fois je redeviens votre pasteur, et vos ames s'ouvriront à ma voix fraternelle, quand rappelant dans ma mémoire les douze années de ma jeunesse que j'ai passées au service de votre église, j'oserai vous dire que je ne me suis point épargné à vous annoncer tout le conseil de Dieu.

Ce mot, vous le savez, est de St. Paul. Faudra-t-il déjà mettre à l'épreuve cette confiance dont je vous parlais à l'instant, en vous demandant de ne pas vous scandaliser, si j'emprunte, pour vous l'adresser, cette simple et touchante parole des adieux de l'apôtre aux fidèles de Milet et d'Ephèse? La sainteté de ce grand homme

n'appartient qu'à lui; mais un rayon de sa gloire peut servir de lampe à nos pieds, de lumière à nos sentiers. Au lieu de vous fatiguer de stériles souvenirs, je répondrai mieux, je l'espère, au but de cet exercice, si pour vous rendre compte de mes efforts, et vous rappeler comment j'ai compris le ministère évangélique parmi vous, j'essaie de vous développer le sens profond du témoignage que St. Paul s'est rendu. Nous, fragiles vases de terre, en qui le Seigneur dépose aujourd'hui ses sacrés trésors, nous ne pouvons jamais le mériter comme lui; mais nous devons y aspirer sans cesse, et ce sera vous entretenir sinon de ce que j'ai fait, au moins de ce que j'ai voulu faire. Accordez moi cette fois encore une attention bienveillante, et Dieu veuille verser dans tous nos cœurs des impressions convenables à ce jour!

I. Quelle que soit l'immense diversité des occupations humaines, il n'y a au fond que deux manières de remplir sa vie, de chercher sa tombe, et de tenir sa place dans le monde: on est homme public ou homme privé. Le choix

souvent est libre; mais il est toujours borné à ces deux situations. Homme privé, on s'appartient à soi-même, on fait ce qu'on veut de ses jours; le loisir, le repos, le travail sont de simples scènes d'intérieur que l'on arrange à son gré; on ne doit compte de son temps qu'à soi-même, et à Dieu qui le demandera. Homme public, on ne s'appartient plus; on a mis au service d'autrui ce qu'on possède de plus intime, son travail et son temps; on l'a promis, il faut tenir parole; le droit est abdiqué de dire: ma vie est à moi! Aussi, dans une condition privée, on peut s'épargner soi-même autant qu'on le désire; il est vrai que cette douce liberté a ses périls; souvent on finit par s'épargner trop, et le monde est enclin à suivre le dangereux principe de se donner en toutes choses le moins de peine possible. Mais l'homme public ne peut pas s'épargner, s'il est fidèle dans son œuvre, et s'il s'épargne (je répète à dessein ce mot énergique de l'apôtre,) il laisse dans les affaires humaines un vide qui devrait être comblé; il donne pour ainsi dire paresseusement sa démission, sans demander à être remplacé; il fait attendre au moins, et son devoir est d'être toujours prêt. Ces remarques

s'appliquent avec plus de force au ministère sacré. Dans une de ces mille professions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, qui ont les intérêts, les sciences ou les vanités du monde pour objet, s'épargner, c'est faire tort à ses prochains dans cette vie; l'éternité, à ce manque d'assiduité ou de zèle, ne perd rien; tous les dommages de la négligence sont où les fruits du travail auraient été, de ce côté-ci du tombeau, et cet égoisme ne va qu'à se préférer à ses semblables; mais dans les fonctions du ministère sacré, s'épargner, c'est peut-être faire un tort éternel à des ames que l'on devait sauver; c'est mettre dans sa conduite le monde en première, et le ciel en seconde ligne; c'est n'offrir que ces sacrifices qui répugnaient tant à la vive piété de David; c'est servir Christ le moins possible, et se préférer à lui. Qui remplit à moitié son devoir, ne le remplit pas; la moitié dont il s'acquitte tourne à sa honte, sert à sa condamnation, et témoigne qu'il n'a pas assez fait. En toute entreprise, le secret de réussir est de se donner de la peine, non de se rendre ses devoirs trop faciles, de chercher toujours les voies les plus courtes, de hâter son

œuvre pour le vain plaisir de finir, de penser secrétement d'un travail qu'il pourrait devenir meilleur, mais qu'il est assez bon. Est-il donc possible de faire trop pour le salut de ses frères, trop pour ces grands principes de paix et de liberté que le Christianisme est chargé de répandre, et pour cette instruction de toutes les classes qui est indispensable à sa gloire, trop pour que chaque chrétien ait une Bible à lire, et la lise, trop pour la gloire de Dieu et le règne de Christ?.... Mais quelle vaine parole m'échappe au milieu de ces pensées qui se pressent; qui de nous est suffisant pour ces choses, et je parle de trop faire! Passer le but n'est qu'un écart de fanatisme; l'atteindre est le comble du zèle, le triomphe de la grâce; y aspirer sans relâche est le devoir de tous, et il est funeste de se contenter d'être presque pasteur, autant qu'il est impossible, même sur le trône d'Agrippa, d'être presque chrétien.

S'épargner soi-même, c'est sans doute garder dans son œuvre ces doux ménagemens. Cependant, selon le sens de l'original, le mot de St. Paul condamne avec plus de force une autre sorte de faiblesse en apparence plus excusable.

Quelquefois on se soustrait à ses devoirs, et l'on retranche de ses droits par fausse honte, par respect humain, par timidité, par peur. Que l'homme soit timide, s'il le veut; mais que le ministre ne le soit pas; il parle au nom d'un maître puissant pour le défendre, et son autorité lui vient d'assez haut, pour que nul ne l'arrête au passage. Aucune imprudente hardiesse ne doit singulariser ses actions ni ses discours; mais cette réserve ne peut aller jusqu'à la crainte; c'est le front levé qu'il se présente partout; s'il se garde d'être fier de son divin ministère, il est loin d'en être timidement honteux, et s'il n'est au dessus de personne, il faut qu'il sache que nul n'est au dessus de lui. Les distinctions sociales ne sont point ici mises en cause; nous sommes hors de leur cercle, et nous laissons au monde ses honneurs et ses préséances; les nôtres sont ailleurs. De ces simples principes, il résulte que le plus grand risque d'en venir à s'épargner soi-même est dans le respect humain. Le respect humain! Que ce terme est bien choisi, et dit bien ce qu'il doit dire! Comme le mot trahit la chose, et en exprime naivement la vanité profonde! Qu'est-ce que le respect

humain, si ce n'est ménager l'homme aux dépens du Seigneur, sacrifier ce qui est divin à ce qui ne l'est pas, faire acception des personnes, adoucir l'Evangile, pardonner avant Dieu, et tenir toujours prêts deux Christianismes, l'un pour les riches, les grands, les sages, l'autre pour les indigens et les humbles, les pauvres en esprit et les simples de coeur.... Ah! j'ose vous prendre à témoin que je vous ai prêché à tous le même. Dès que cette chaire se ferme sur nous, et nous sépare du monde, et nous isole dans une région plus sainte, je cherche envain comment nous aurions peur au point de nous épargner devant vous. Peur! Et de quoi? Du monde? en vous parlant au nom d'un maître qui dit à tous ses serviteurs: ayez bon courage; j'ai vaincu le monde! Du démon? quand nous sommes chargés de vous apprendre l'efficace de cette parole: retire-toi, Satan! Des révoltes de la raison? quand elle s'est fait si bien connaître par ses œuvres en nos jours, et que nous l'avons vue s'adorer elle-même pour éviter d'adorer Dieu. Des lumières de la philosophie? qui perd toute son utilité, en se séparant de la religion, et ne garde que sa gloire, sonore,

pompeuse et vide. Enfin, de tous ces petits esprits, de ce troupeau servile d'imitateurs en incrédulité, qui n'ont pas même le mérite d'avoir inventé une impiété ni une objection nouvelle? Mais grâce à Dieu, le banc des moqueurs est presque vide, et bientôt, comme St. Paul, nous pourrons nous écrier: où est le sage, où est le scribe, où est le disputeur du siècle; Dieu a rendu folle la sagesse du monde! Non, non, le Seigneur a choisi les faibles pour confondre les forts; qu'importe donc que nous soyons faibles! Sa présence nous soutient devant ses autels, et dans tous les temples, encourageant les paisibles solennités de son culte, retentit à notre oreille la voix qui disait au milieu des vagues du lac de Génézareth: ne craignez rien; c'est moi!

II. Combien de fois j'ai eu besoin de ces pensées pour m'encourager moi-même, et raffermir dans cette chaire mes paroles sur mes lèvres! Cette émotion de solennité ne se ressent que dans le temple; mais il est un autre secours qui partout nous encourage à ne point nous épargner, c'est la certitude que nous vous an-

nonçons le conseil de Dieu, et non pas le nôtre. Le nôtre! Et qui prendrait sur lui seul de vous frayer un chemin vers le ciel, de vous arranger une mort paisible, de vous promettre une résurrection bienheureuse, et de vous dire : allez, la voie est ouverte; il ne reste qu'à marcher! Les premiers pas seraient doux peut-être; mais les ronces et les épines ne tarderaient point à encombrer tristement le chemin ; aveugles conduisant d'autres aveugles, nous tomberions ensemble dans la fosse, et les trompeuses fleurs des bords du précipice se flétriraient sous le poids de notre chute.... La forme et les mots, le flux de paroles qui déroule une vérité, le son de la voix qui exhorte, le geste de la main qui bénit, le regard appelant vos regards à se porter vers les cieux, voilà ce qui est à nous, comme la verge de Moise, stérile rameau de bois mort, était à lui; les prodiges étaient à l'Eternel! Paul n'a pas été crucifié pour vous, et le conseil que nous vous annonçons est tellement divin, que vous le reconnaissez toujours, malgré la faiblesse de nos interprétations. N'est-ce pas le conseil de Dieu que cette mine inépuisable où nous creusons tous, cette révé-

lation, témoignage de tous les siècles depuis le premier, histoire divine des choses humaines, où il n'y a trop peu que pour une curiosité téméraire, où il n'y a trop que pour une ignorante incrédulité, où il y a toujours assez pour la foi et la science? Et regardez au fond des doctrines; qu'est-ce que la providence, sinon le conseil de Dieu qu'il faut essayer sans cesse de découvrir dans son propre sort, dans les dangers comme au sein d'une douce quiétude, dans la joie comme dans les larmes, près d'un berceau comme près d'une tombe, et quand le jour vient d'y descendre soi-même? Qu'est-ce que la rédemption, sinon le conseil de Dieu, qui a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique au monde, et veut y rendre toutes choses nouvelles, le seul moyen de les rendre bonnes? Qu'est-ce que l'immortalité, sinon le conseil de Dieu, trop grand et trop bon pour ne nous accorder d'autre existence que cette vie fragile, et qui nous réserve des siècles sans nombre de joie, de science et d'amour, le seul bienfait digne de lui? M. F., ce ne sont pas là des conseils d'homme; son imagination même n'atteint pas à des doctrines si élevées et si simples; ces beau-

tés et ces grâces, s'il les avait inventées, ne seraient pas si complètes; il manquerait quelque éclat à leur gloire, quelque douceur à leur joie, quelque perfection à leur excellence; le lien qui les unit ne serait pas si bien serré, et dans le soleil de justice, comme dans l'astre périssable qui lui sert d'emblème, on aurait, après tant de siècles d'inquiète observation, découvert au moins une tache. Mais non; l'évangile est précisément ce qu'il devait être; le Christianisme répond à tous les vœux, à tous les besoins de l'humanité, et dans toute la force sublime de ce terme, c'est le conseil de Dieu que nous vous annonçons.

Aussi, notre ministère se réduit à rien, pour quiconque ne l'y reconnaît pas; il n'est plus que la voix d'un homme, parlant de choses humaines pour l'amusement des hommes, et je vois bien ici des murs, des colonnes, des voutes; mais je ne vois plus de temple; car il n'y a point de temple où il n'y a point de Dieu. Votre piété est loin de ces erreurs, et vous reconnaissez que la divinité du Christianisme respire dans son sacerdoce, tel que nos antiques églises l'ont maintenu. Cette religion, qui unit le monde

à Dieu, unit le prêtre au peuple, et la robe qu'il porte est sainte, seulement parce qu'il la revêt pour annoncer le conseil de Dieu. Et n'est-ce pas un conseil de Dieu, que le droit même de la revêtir? Quoi! un homme pécheur comme vous tous, serviteur aussi inutile que vous tous, et qui devant Dieu sur mille articles ne répondra pas mieux que vous à un seul, monte dans cette chaire, et d'une voix ferme et tranquille dénonce à Jacob ses forfaits et à Israel ses iniquités, et Israel patiemment l'écoute, ses rois et ses pontifes, les chefs de ses tribus, de ses armées, de ses villes et de ses synagogues, les scribes de sa loi, ses princes, ses docteurs, et ses juges, Israelites de tout âge et de tout rang, prosélytes de tout degré, étrangers de tout pays, tous patiemment l'écoutent! Les différences de vanité ont disparu; il ne voit devant lui que des frères; il oublie tous les titres, pour ne donner que celui-là, et tous, chacun selon sa conscience et sa mémoire, selon ses actes de la veille, et ses projets du lendemain, tous s'appliquent ces graves paroles, qui souvent font secrétement rougir, et ces tristes tableaux, dont la vérité souvent force à dire, quoique ce ne soit pas un

prophète qui parle: je suis cet homme là! O M. F., c'est bien là un conseil de Dieu. Avant le Christianisme, rien de pareil ne s'est vu, et si l'antiquité payenne, dans toute la gloire de sa civilisation et de sa philosophie, pouvait se lever un moment de ses tombes élégantes, et venir voir ce qui se passe aujourd'hui sur cette terre, l'antiquité ne reconnaîtrait pas son Europe, et conviendrait que nous valons mieux qu'elle, et demanderait quel mystérieux pouvoir, autrefois inconnu, a donné à la parole de l'homme un nouvel emploi. Ce pouvoir, c'est le conseil de Dieu.

III. Tel il nous a été remis, tel nous devons vous le transmettre, et comme l'a dit le grand apôtre, c'est tout le conseil de Dieu que nous devons vous annoncer. Nos faibles mains qui soutiennent l'arche sainte, peuvent bien plier sous le poids; mais nous n'avons pas le droit de la rendre plus légère, et de lui ravir une de ses saintetés. Pour faire triompher la vertu et la foi, il n'en faut rien sacrifier; après avoir cédé sur un point, on cède sur un autre, et

d'indulgence en indulgence, l'évangile se réduit à rien; ses vérités servent de prétexte à d'indignes déréglemens, et le Christianisme se change en un sépulcre blanchi au dehors, plein de pourriture au dedans. Il n'est pas tombé, disait Josué, un seul mot des bonnes paroles que l'Eternel a dites; mais l'homme aimerait à en voir tomber plusieurs; il échangerait volontiers moins de promesses contre moins de menaces, et un peu moins de sainteté contre un peu plus d'indulgence. Il n'est que trop enclin à retrancher quelque chose sur les devoirs et sur les révélations, à mettre de faciles accommodemens où Dieu a mis de saints préceptes, à s'arranger un évangile qui lui plaise, à se frayer vers le ciel un chemin qui n'y conduit pas. Vous, M. F., vous ne voulez pas qu'on vous annonce cette foi, plus crédule qu'elle ne pense, qui touche au mensonge sans se confondre avec lui, enseigne à remanier l'évangile comme on reprend en sous-œuvre un ouvrage imparfait, et y trouve cependant trop de génie humain, pour y voir beaucoup d'inspiration divine..... ce ne serait pas vous annoncer tout le conseil de Dieu. Et vous repoussez avec la même répugnance

cette morale, qui dresse sa petite tribune à distance égale du Sinai et du Tabor; dont les préceptes sont aussi loin de l'imposante et sévère simplicité du Décalogue, que de la charité et de la pureté féconde du Sermon sur la montagne, morale verbeuse et sans force, bonne jusqu'à l'épreuve, sublime jusqu'à l'occasion, et qui au moindre choc laisse tomber le malheureux, sans adoucir la chute et sans jamais le relever..... ce ne serait pas vous annoncer tout le conseil de Dieu. Et vous savez que cette foi et cette morale facile ont pour compagne une piété plus facile encore, piété sans recueillement, sans ferveur, sans amour, et presque sans communions, presque sans prières, qui s'ennuie dans les temples, veut abréger le culte, craint de donner trop de temps à l'Eternel, bénit Dieu dans les momens perdus de la vie, trouve que Jérusalem est trop loin pour y aller adorer, et reste dans le monde qui est partout où l'on veut qu'il soit. Le conseil de Dieu est plus grand que ces petites choses, plus saint que ces imparfaites saintetés, plus lumineux que ces pâles lumières. Dans la bonne part, il ne faut rien mêler de la mauvaise; la religion forme un en-

semble, qui doit rester complet; la révélation n'a rien de trop, et le grand apôtre des Gentils n'a fait aucune concession à son siècle; il n'en a fait ni à l'idolatrie, ni au Judaisme, ni à la philosophie payenne, ni à l'empire romain. Foi, vertu, piété, espérance, ces mots d'ordre de la Chrétienté, qui deviendront ceux du genre humain, ont un sens fixe, plein, entier, qu'on ne peut adoucir, et il faut les redire à travers la vie, et la mort et l'éternité, tels que Dieu les entend; ce sens, selon mes forces, je vous l'ai fidèlement développé, et sans omission volontaire, appuyé sur le principe que tout ce qui est Chrétien peut se dire dans la chaire Chrétienne, j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé! Oui, j'ai parlé de foi aux incrédules, de zèle aux indifférens, de renoncement aux mondains, d'humilité aux superbes, de repentir aux impénitens, de charité aux égoïstes, de pureté aux impurs, de fidélité à tous. Sans vous persuader imprudemment que vous aviez atteint le but, j'ai dû reconnaître avec joie votre piété héréditaire, quand je l'ai vue de si près; votre foi ferme et sage, où je ne trouvais à combattre ni aveuglement de fanatisme ni orgueil de raison; votre bienfaisance

secrète que jamais je n'ai implorée envain, que vos pasteurs connaissent mieux que personne, et qui est leur plus douce consolation, leur plus douce récompense. Dans un temple Protestant, je me suis efforcé de ne pas oublier le Protestantisme; il est aussi le conseil de Dieu, et souvent je vous ai rappelé les principes de cette foi, noble et saint héritage, que vos pères en exil vous ont laissé marqué de leur sang, afin que vous le pussiez mieux reconnaître, et dont cette Eglise avec ses tombeaux est un monument. J'espère que la vaine crainte d'aller trop loin ne m'a jamais arrêté au milieu d'une exhortation salutaire, et comme sur le bord de la vérité; mais à côté du vice dans sa décrépite hideur, et de l'incrédulité dans sa sombre tristesse ou dans sa gaieté plus triste encore, à côté de l'indifférence dans sa folie, et de l'égoisme dans son avidité effrontée et tranquille, à côté des menaces prononcées contre ces vanités iniques, mon plus vif désir a toujours été de vous peindre et ce calme du croyant et du juste, couronne dont il se ceint lui-même sans témoin, et la joie de sa bonne renommée, et la paix de sa douce vieillesse, et la tranquillité de sa mort, et la gloire de sa tombe, et ces récompenses

célestes, ces réunions éternelles qui l'attendent. S'en tenir à ce qui est lugubre et terrible, trier dans l'Evangile les paroles de menace, omettre les promesses, tonner de sa faible voix dans le temple, lorsque les foudres du Sinai sont éteintes, et ne représenter que comme un feu consumant celui qui est charité, c'est quitter la robe moderne pour la tiare antique; de ministre de Christ, c'est redevenir sans mission prophète de la loi; c'est ne point annoncer tout le conseil de Dieu. Puissé-je vous laisser de mon œuvre un plus doux souvenir! Infortunés, si jamais vos larmes à ma voix ont perdu de leur amertume; pauvres, si une de vos privations s'est adoucie; jeunes gens, si les francs conseils d'un jeune homme vous ont servi et si vous avez reconnu votre expérience dans la sienne; vieillards, si votre couronne de cheveux blancs a reçu quelque honneur de mon ministère, et vos derniers jours, quelque consolation; sages de ce peuple, si la révélation, cette science d'emprunt pour nous tous, vous a paru quelquefois dans ce temple meilleure que vos sciences humaines; riches et heureux du monde, si mes exhortations quelquefois vous ont fait dire avec humilité:

je n'ai rien, que je n'aie reçu; familles en deuil, si jamais nous avons ensemble regardé plus tranquillement vers des tombes chéries.... Pécheurs que nous sommes tous, si jamais en m'écoutant vous avez mieux reconnu combien le salut en Christ est un don de pure grâce et combien l'immortalité vaut mieux que la vie.... O sans nul doute c'est qu'alors je vous annonçais tout le conseil de Dieu; c'est qu'alors toute sa bonté passait devant notre face; c'est qu'alors sa grâce s'accomplissait dans notre infirmité, et sans que cette main y eut touché, le voile du Saint des Saints s'était entrouvert un moment!

Le reste de la tâche que ce jour m'impose a beaucoup qui m'émeut, mais n'a rien qui m'inquiète ou me trouble. Une simple pensée peut facilement nous conduire à la fin de ce discours. — L'homme, qui ne sait jamais d'avance quel sera le fruit de ses œuvres, ne le sait pas même après; il en perd la trace, comme le semeur sorti du sillon; et cette remarque s'applique à ses œuvres de ténèbres; le méchant ne peut pas mesurer tout le mal dont il est cause. Si tel homme de génie, qui en a fait

un impie et impur usage, se soulevait de son sépulcre, et regardait au loin les fatales erreurs qu'il a répandues, les scandales qu'il a favorisés, les sacrilèges qu'il a comme légués au monde, ses os s'entrechoqueraient comme les genoux de Belsatsar, et à peine trouverait-il sa tombe assez profonde pour s'y cacher..... Grâces et gloire à Dieu! il en est de même pour le bien. Voyez les apôtres; croyez-vous qu'ils aient su d'avance de quelle utilité à travers tous les siècles serait leur simple et saint ministère? Voyez tous ces grands hommes, dont chaque peuple, chaque âge a les siens, ces bienfaiteurs du monde, ces législateurs dont les statuts sont si utiles qu'il est dangereux même de les améliorer, ces citoyens ou ces rois qui ont fondé la liberté de leur patrie, croyez vous que d'avance leur raison, malgré sa perspicacité profonde, ait prévu combien serait longue et paisible et florissante l'ère nouvelle dont ils voyaient luire l'aurore.... Et de ces hautes destinées, descendez aux humbles soins d'une éducation de famille; quel père sait d'avance tous les fruits que ses enfans jusqu'à leur mort peuvent retirer de ses leçons?... C'est vous que j'en atteste, ombres saintes et

chères, vous qui avez veillé sur mon enfance orpheline, vous que j'ai vus tous mourir si vîte, comme si vous aviez hâte de vous suivre, comme si votre tâche était finie, quand la mienne était commencée... c'est vous que j'en atteste, vous n'avez pu savoir d'avance tout ce que je vous dois....! Eh bien! M. F., ces mêmes idées appartiennent de droit au saint ministère; nous ne savons jamais tout le bien que nous faisons, et qu'importe que nous le sachions! Ce bien ne vient pas de nous; il vient de plus loin, il descend de plus haut; le vent souffle où il veut, et nous ne faisons que vous dire de quel côté il s'élève, et puisque le Seigneur sait ceux qui sont siens, qu'importe que nous le sachions! Grâce à ce secret, nous pouvons toujours espérer de n'avoir pas travaillé envain; une pensée que nous dédaignons a été la plus utile d'un discours; une consolation, qui nous semble sans efficace a peut-être adouci une de vos angoisses; l'immortalité s'est montrée en évidence, où nous l'avons vue bien moins, et Dieu s'est manifesté, quand nous ne l'attendions pas. Combien de fois..... en quels jours de mon ministère..... à quels vœux de mon cœur, à quels cris de mes

lèvres, à quels pleurs de mes yeux, le Seigneur a-t-il daigné vous bénir, vous sanctifier, vous forcer de convenir que sa grâce vous suffit, qu'il ne veut que votre bien, votre salut, votre immortalité.... il le sait! et celui qui vous parle l'ignore ... Qu'il garde, ce Dieu saint et bon, qu'il garde ce secret; qu'il ne le révèle ni à ses anges, ni à vous, ni à moi, et qu'elle soit perdue de vue dans sa gloire la faible main qui depuis douze ans plante et arrose parmi vous, pourvu qu'il donne l'accroissement; l'accroissement, non pour quelques uns d'entre vous; mais pour vous tous.... Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; l'accroissement, non pour cette courte vie, mais pour l'éternité.... Christ est le même aujourdhui, hier, éternellement!

Que votre ministère, mes collègues, continue longtemps d'être un des moyens de cette grâce immense! Quelques simples paroles suffisent entre nous. Je rends avec joie un public et sincère hommage à votre vieille amitié, éprouvée par tout ce qui donne la mesure d'une affection généreuse, éprouvée dans la bonne et la mauvaise fortune, dans la joie et dans le deuil, près des berceaux de mes enfans et sur le bord

des tombes à jamais chéries que je laisse en ces lieux. J'emporte de vous comme amis un souvenir aussi cher que comme collègues, et je redirai ailleurs ce que souvent j'ai déjà dit, qu'aucune église peut-être n'a réuni quatre pasteurs qui aient marché chacun plus librement dans sa voie, et qui cependant aient vécu dans une plus étroite amitié. Que vos maisons, que votre travail, que votre avenir soient bénis, toujours honorés de votre peuple comme vous êtes dignes de l'être, toujours chéris de votre troupeau autant que vous savez le chérir !

Conducteurs et Administrateurs de cette Eglise, la bienveillance de votre premier accueil, quand je suis descendu, étranger et inconnu, sur votre terre hospitalière, est encore présente à ma mémoire, et à mon départ, quand je parcours les souvenirs de douze années, sans rétracter un des principes que j'ai consciencieusement soutenus, sans démentir une des réformes qui m'ont paru indispensables au bien du troupeau et à l'honneur du ministère sacré, il n'est pas un seul d'entre vous à qui je ne tende à mon départ une main fraternelle. Dans ce long intervalle, combien de fois la mort nous a enlevé de nobles

amis, témoins de l'arrivée, et qui ne reçoivent pas leur part des justes hommages de ce jour; sur le nombre, il est une tombe honorée entre toutes, où dort un de vos plus illustres concitoyens (*), dont l'amitié dès le commencement m'a fait espérer de l'avenir, et dont la mémoire aujourd'hui semble encore me protéger..... Vous, les survivans, recevez pour eux et pour vous-mêmes les vœux qui ne peuvent retentir sur leurs tombes dispersées. Souvent, dans de graves délibérations, vous n'avez approuvé que ma franchise: croyez y donc une dernière fois, quand je vous déclare aujourd'hui, que fidèle jusqu'au bout à ma promesse de ne rien oublier, je me souviens surtout de la confiance que vous m'avez si souvent montrée, et de la justice que vous avez rendue toujours à la sincérité de mes efforts. De toutes les preuves de votre bienveillance, ce sont là pour moi les meilleures. Séparons nous dans ces sentimens; ils sont dignes de vous.

Et vous, M. F., vous à qui je dois autant de reconnaissance qu'un pasteur en peut devoir à

---

(*) J. H. van Swinden.

des fidèles, un ami à des amis, un père aux amis de ses enfans, et un homme souvent en deuil à ceux qui l'ont toujours aidé à le revêtir, vous avec qui j'ai cru longtemps passer ma vie entière, quand je vous disais que je possédais parmi vous ce que l'homme doit avoir partout, des amitiés, des berceaux et des tombes, vous que je quitte, parce que mon devoir est de vous quitter, le seul adieu digne de vous est de vous déclarer avec une sincérité profonde que je ne me suis point épargné à vous annoncer tout le conseil de Dieu. J'ai trouvé votre antique église, florissante, nombreuse, n'ayant rien à craindre des écarts de trop de zèle ni des témérités de trop de science, fortement établie à demeure dans la charité et la foi, soigneuse de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, l'une des gloires religieuses de votre patrie, l'une des plus nobles colonies du Réfuge, l'une des plus sûres citadelles du protestantisme.... telle je l'ai trouvée.... O Dieu de nos pères! Gloire à toi seul en revienne! Grâces à toi seul en soient rendues!.... telle elle est encore! Puisse-t-elle ainsi fleurir à jamais! Laissez moi l'espoir que vous garderez quelque souvenir du bien que j'ai voulu

vous faire. Enfans du Réfuge, donnez place dans vos prières à un ministre qui retourne aux églises d'où les Réfugiés sont sortis, et croyez qu'en rapportant en juste tribut au protestantisme de ma patrie l'expérience acquise dans la vôtre, les auspices que je désire le plus à l'entrée de la seconde moitié de ma vie sont les témoignages que vous rendrez à la première.

O Dieu! Bénis cette portion de l'héritage de ton Christ! Bénis la cité de sa demeure! Envoie sans cesse dans ce temple ta grâce et ta paix! Que ta gloire et ta vérité de siècle en siècle y soient présentes, et montre toi le Dieu de ce peuple et de ses Princes, de ses Eglises et de ses fidèles, jusqu'en leur dernière génération! — Amen!

OUVRAGES de Mr. le Pasteur COQUEREL, que l'on trouve à Amsterdam, chez les mêmes libraires, et à Paris, chez RISLER, Rue de l'Oratoire, No. 6.

SERMONS, 1820, 1 vol. in 8o., Amsterdam. (2de Edition.)

HYMNES EN PROSE POUR LES ENFANS, par Mme BARBAULD, traduit de l'Anglais, Leyde, 1822; Paris, 1823. 1 vol. in 12o.

LETTRE SUR LE SYSTÊME HIÉROGLYPHIQUE DE Mr. CHAMPOLLION, considéré dans ses rapports avec l'Ecriture sainte, Amsterdam, 1825.

BIOGRAPHIE SACRÉE, 4 vol. in 8o., Amsterdam, 1825-1826.

LE CALENDRIER, Poème, Amsterdam, 1827.

SERMONS, 1828, 1 vol. in 8o., Amsterdam.

ESQUISSES POÉTIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT, précédées d'une Dissertation sur la Poésie du Protestantisme, et suivies de Notes, 1 vol. in 8o., Amsterdam, 1829.

(Il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires de ce dernier ouvrage.)

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: May 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 016 124 793 5